

ALBERTINE



PHOTOGRAPHIE DE PHILIPPE GROS

Au printemps 2000, pour un numéro de *Parole* qui avait un format plus modeste et une couverture en noir et blanc, j'avais interviewé Albertine. Quelques années ont passé depuis, l'illustratrice s'est affirmée, a pris des directions nouvelles, mais elle fait partie de ces personnes si sincères, si authentiques, qu'en réalité je crois que bien des désirs esquissés alors, elle les a réalisés, bien des voies évoquées, elle les a empruntées. PAR SYLVIE NEEMAN

C'est un peu une manière de boucler la boucle: interroger à nouveau Albertine, c'est mesurer le chemin parcouru, c'est aussi, avec son aide, imaginer son travail à venir, tracer à nouveau la carte de ses envies, de ses aspirations.

Si elle était déjà, en 2000, une illustratrice reconnue, il faut dire qu'à présent son œuvre rencontre un succès admirable non seulement ici, mais également à l'étranger. Et si l'Institut suisse Jeunesse et Médias a décidé de la présenter comme candidate suisse au prestigieux Prix Hans Christian Andersen 2014, c'est très significatif: c'est une façon d'affirmer qu'aux yeux des spécialistes de notre pays, Albertine incarne le meilleur de ce que l'art de l'illustration peut offrir: une maturité, une pratique, une liberté telles qu'elles lui permettent de multiplier, toujours avec bonheur, les registres, les audaces, les questionnements.

N'en déplaise aux féministes, parler d'Albertine, c'est aussi parler de Germano Zullo. Parce que ces deux-là forment un couple rare – on n'évoquera bien entendu ici que leur complicité créative, leur entente artistique. Germano l'écrivain est présent même dans les livres sans texte d'Albertine. Il en est le scénariste, le metteur en scène. Les albums de ce duo sont des créations à quatre mains, à deux têtes, à deux cœurs. Et il ne s'agit pas ici simplement d'une facilité rhétorique: ceux qui côtoient Albertine et Germano – qu'ils soient encore des enfants ou déjà des adultes, qu'ils soient des admirateurs ou des théoriciens – sont charmés et émus par la sincérité de leur travail et de leur engagement, par la passion qui les anime, tout en retenue pour lui, tout en générosité pour elle.

Ils vivent dans les lieux de l'enfance d'Albertine, à Dardagny, un beau village de la campagne genevoise. Là-bas, elle ne peut pas faire trois pas sans saluer quelqu'un, embrasser quelqu'un. Là-bas, non loin de la maison familiale, il y a leur maison à tous deux, qui s'ouvre sur des champs et des arbres, des moutons et un chat sans queue. Et dans la maison, on trouve le bureau de Germano, à l'étage, et l'atelier d'Albertine, au rez-de-chaussée. Et partout dans cet atelier, des dessins, des livres, des peintures, des affiches, des objets disposés avec une fantaisie joyeuse mais ordonnée, une exigence du regard – et pour le regard.

Sylvie Neeman: Albertine, tu as raconté ici ou là des bribes de ton enfance, j'ai eu la chance de visiter la maison où tu as grandi, et tous les trésors de jeux qu'elle abrite, des décors de théâtre, des univers miniatures: est-ce d'avoir été «nourrie» ainsi qui a décuplé ton imagination?

Albertine: Oui, c'est certain. Cette maison était un lieu où le jeu avait une grande place. Un espace de liberté. Il y avait tout le temps des copains et des copines, et ma cousine Eva le week-end. Les pièces de la maison pouvaient devenir un aéroport, un vaisseau spatial, un hôpital. On montait des pièces de théâtre, on se déguisait. Le jardin devenait une forêt. On faisait des lits géants dans le salon. Nous étions, le temps du jeu, des personnages extraordinaires.

Et pourtant, l'enfance de Germano, ton compagnon de vie et de création, a été différente, il le raconte lui-même dans *Quelques années de moins que la Lune*, or l'imaginaire a su y creuser aussi sa place... Comme s'il y avait toujours moyen d'inventer?

L'enfance est un moment très intense, et très court dans une vie. Peut-être que quand on est enfant on joue pour reproduire aussi ce que l'on voit du monde qui nous entoure. Inventer, c'est jouer sérieusement, c'est se construire un monde dans le monde.

J'ai le sentiment que pour toi, la chose la plus importante, c'est de créer, d'inventer encore et toujours...

Oui, car la création c'est la liberté, c'est une nécessité. C'est aussi aller de l'avant, se renouveler, c'est explorer, c'est réinventer. C'est génial. Si je n'avais pas cette envie de dessiner tous les jours, je m'ennuierais prodigieusement.

Albertine, tu as 45 ans, tu as publié près d'une trentaine de livres, ton travail est reconnu en Europe, en Asie, en Amérique, pouvais-tu imaginer cela il y a vingt ans?

Pas du tout. Je ne l'aurais jamais imaginé. Les rencontres sont importantes, les opportunités qu'il faut saisir et le travail, l'énergie. Mais je n'aurais sans doute pas fait tous ces livres seule. Nous sommes ensemble avec Germano.



PHOTOGRAPHIES DE G. ZULLO

Quel regard portes-tu sur tes premiers livres, par exemple sur cette Marta qui vous a propulsés, Germano et toi, dans le monde de la littérature pour la jeunesse? Si Marta devait naître aujourd'hui, serait-elle très différente?

Le succès de Marta était une surprise. Le succès d'un livre est imprévisible, et heureusement. Je pense qu'aujourd'hui elle resterait la même car elle est très typée et qu'on l'aime telle qu'elle est. Par contre les histoires changeraient je pense, car nous changeons aussi et nous avons des préoccupations sur les choses et le monde qui évoluent avec le temps. *Marta et la bicyclette* a 14 ans et les enfants continuent à le lire et l'aimer, c'est vraiment dingue!

Peux-tu nous expliquer de quelle façon vous travaillez, Germano et toi? Lors de la naissance d'un livre, cheminez-vous en parallèle, ou chacun intervient-il à tour de rôle? Donnes-tu ton avis sur le texte, et Germano sur tes images?

On a une idée de départ. Elle peut venir de Germano ou de moi. Cette idée peut venir d'une image que j'ai en tête ou d'un titre de Germano. On en parle ensemble, on échange sur cette idée. Ensuite c'est assez mystérieux, car le développement peut prendre forme tout de suite, ou avoir besoin de plus de temps. C'est comme cela qu'un livre peut être réalisé en une semaine et un autre en trois ans. Souvent le texte vient avant le dessin, mais parfois, on se fait un chemin de fer et nous travaillons en parallèle. La règle du jeu change constamment.

Ensuite on se montre notre travail. Germano me donne des avis sur l'image et moi sur son texte, mais ce qui est primordial, c'est de se laisser de l'espace, et la liberté d'interpréter l'histoire qu'on a inventée ensemble.

Avec le temps, d'autres tonalités viennent enrichir votre registre; le grand changement a été je pense avec *Les oiseaux*, et quelle réussite! Les lecteurs ont été sous le charme de cet album peut-être un peu plus grave, infiniment poétique, riche d'interrogations sur notre rapport au monde, à l'autre, à la vie même. D'où sont venus ces oiseaux-là? Quelle cage avez-vous ouverte pour qu'ils surgissent ainsi?

Parfois on se souvient de la naissance d'une idée pour certains livres, et pour d'autres plus. Je me souviens que l'idée de départ était l'histoire d'un camion avec des oiseaux dedans, et qu'un petit oiseau ne veut pas sortir du camion. Je suis très visuelle, je m'attache très vite à ce que je pourrais dessiner. Je dois visuali-

ser les scènes très vite. Germano, lui, a la part plus compliquée peut-être, car de nos bribes d'idées, il doit trouver une ligne narrative, un début, un milieu et une fin. Comme il s'agissait d'un livre avec beaucoup d'images qui défilent comme une scène de film, Germano m'a écrit un *story board* sans texte, juste les actions, puis une fois que j'ai réalisé les images, il a déposé les textes dessus. Je pense que ce livre est délicat et poétique en partie grâce à cette délicatesse du texte, qui laisse de l'espace au lecteur et à son interprétation.

Il semblerait que tu aies gardé, de tes débuts, la même confiance dans le trait, le fin trait de Rotring, que tu maîtrises à la perfection; par exemple dans *Ligne 135*, et *Les gratte-ciel*, deux ouvrages que tes tracés sûrs et fragiles à la fois charpentent magnifiquement...

J'aime énormément réfléchir à la forme que je vais donner au livre. Son format avant tout, puis la technique que je vais utiliser. Chaque nouveau projet de livre est un laboratoire pour aller plus loin dans mon dessin. Pour *Ligne 135* et *Les gratte-ciel*, c'était une évidence, le Rotring s'y prêtait à merveille.

Qu'en est-il des couleurs? Est-ce que ce sont les thématiques des histoires qui les imposent, ou peut-être *Les oiseaux* seraient-ils nés – aussi – d'une envie de bleu, d'orangé? Le train de *Ligne 135* aurait-il pu ne pas être... vert, jaune? De quelle couleur est-il, au fond?

J'adore la couleur, c'est infini. En effet, la couleur va faire partie du sujet entièrement. Tout comme le format, la technique de dessin, la couleur va porter le sujet. Pour *Les oiseaux*, je voulais travailler avec peu de couleurs. Du jaune pour le désert, le bleu du ciel et les oiseaux, plus colorés. En ce qui concerne *Ligne 135*, au départ, je ne pensais pas y ajouter de la couleur et c'est avec Francine Bouchet, notre éditrice, et Pascale Rosier, graphiste, que l'envie de colorer le monorail est venue. J'ai choisi des couleurs un peu vintage, comme un beau meuble. La couleur arrive comme une émotion. C'est aussi très instinctif chez moi. Je cherche l'harmonie.

Votre histoire avec *La Joie de lire* – et donc Francine Bouchet et son équipe – est une belle histoire, plutôt rare en édition jeunesse...

On a besoin de se sentir bien dans une maison d'édition. On connaît Francine Bouchet depuis 1996. Elle nous a toujours



ILLUSTRATION D'ALBERTINE POUR LES OISEAUX, LA JOIE DE LIRE

suivis. Elle est très attentive à notre travail. Elle nous voit évoluer, et nous, nous avons vu également grandir sa maison. C'est une histoire qui compte.

Jusqu'où te mènera ta soif de découvrir, d'expérimenter, d'innover? Je veux dire par là: jusqu'où pourraient te mener de nouvelles techniques et technologies, dans quelle direction?

La vie est un réservoir à histoires. Ensuite, il y a les propositions, les influences extérieures, très importantes, la découverte d'un artiste, d'une architecture, les voyages. Le besoin de parler du monde qui nous entoure. C'est une obsession, le travail, c'est de l'énergie. En ce moment, car je ne peux parler que du présent dans mon travail, je peins des mises en scène de théâtre en couleur sur de grands formats. Je cherche, je regarde où cela me mène. Je dessine des ambiances, des relations humaines dans ces mises en scène. J'apprends toujours quelque chose de nouveau sur mon dessin et sur moi aussi un peu. Il ne faut jamais tout contrôler quand on dessine. Il faut se laisser surprendre. Germano dit souvent que nous sommes trois dans le travail. Il y a lui, il y a moi et il y a l'idée. Je trouve cela très juste. L'idée nous appartient, mais c'est elle qui nous conduit.

C'est très beau, parce que je t'interroge sur les nouvelles technologies et tu me parles de découverte du monde, de théâtre et de relations humaines...

Les nouvelles technologies comme l'informatique ne m'intéressent pas beaucoup. Je suis assez mal à l'aise avec ça, je maîtrise mal les possibilités de la machine. Il était question de travailler pour des livres numériques interactifs. C'est très abstrait pour moi. Mais je sais tout de même coloriser à l'ordinateur, j'utilise ce moyen entre autres pour le dessin de presse ou les affiches. Je me débrouille. Je vais bientôt travailler pour des films d'animation, et là je me réjouis de découvrir ce monde de plus près.

Vous aimez voyager, Germano et toi; que regardes-tu dans les lieux inconnus où tu te trouves? Que visites-tu?

On adore partir au hasard dans une ville. Souvent, comme tout le monde, on arrive dans le centre et puis très vite on s'en éloigne. Je regarde l'architecture, je repère des détails sur les façades, je regarde beaucoup, je sens les odeurs, Germano repère un bon restaurant. Et puis on aime les parcs, on cherche toujours un parc. Là, on s'assoit et on regarde les gens. On leur trouve des noms, des métiers. On visite plein de musées. Musées d'art, art contemporain, musée d'histoire naturelle... Et aussi les librairies, on adore, on reste des heures.

Un carnet de croquis à la main?

Oui, j'ai toujours un carnet dans mon sac. Mais depuis quelque temps, j'ai aussi un appareil photo. Ça m'aide à me souvenir de quartiers, de rues, de maisons étranges. Je suis fascinée par les habitations sans charme, le banal.

Albertine, il y a un peu plus de 13 ans, je terminais l'interview en te demandant s'il y avait quelque chose que tu rêvais de faire, tout en sachant pertinemment que tu ne le ferais jamais. Tu m'avais répondu «Danser le tango avec Germano et chanter *La reine de la nuit*, plus un voyage intergalactique». Et aujourd'hui, que réponds-tu? Quel est ton rêve inaccessible?

Savoir parler l'anglais, jouer la comédie sans être paralysée par le trac, voler dans un grand magasin sans me faire choper.

Cette jolie pirouette sera le mot de la fin pour Albertine; le mien, le voici: si vous voyez un de ces mois prochains un album d'une délicatesse extrême, tout en finesse et en élans, tout en tendresse et en grâce, où deux silhouettes s'enlacent, se portent, se tiennent, où une vie entière est dite en quelques traits et quelques mots, ceux de Germano bien sûr, rares, parcimonieux, qui viennent se poser pour s'envoler juste après, des mots-papillons qui enchantent et émeuvent, ne passez pas à côté sans vous arrêter. Le livre n'existe pas encore, mais il est déjà si beau. Il s'appellera *Mon tout petit*.